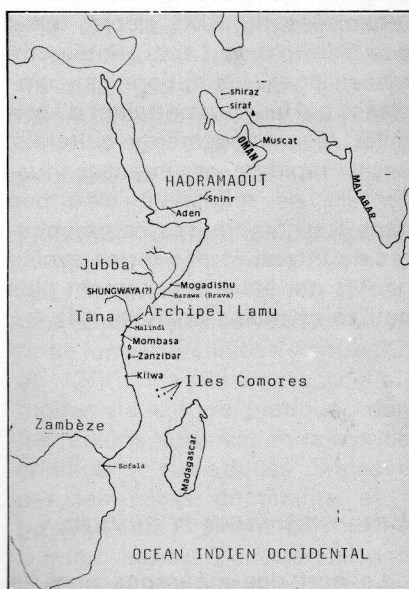


Réflexions sur l'histoire médiévale de la Côte Est Africaine

Les peuples et les civilisations de la côte Est africaine ont commencé à attirer l'attention des commentateurs étrangers dès l'époque du « Périple »*. La manière dont on les a caractérisés relève autant du vécu historique commun à leurs interprètes que des conséquences des faits réels propres à l'histoire des pays concernés. Pour s'en rendre compte, il suffit par exemple, de lire certaines observations formulées par des Arabes du Moyen-Age, qui figurent dans les documents réunis par Freeman-Grenville (1). Alors que la description des conditions de vie au milieu des Africains non-musulmans y est très succincte, l'attention du lecteur est généralement attirée sur tout ce qui concerne les productions et le commerce de denrées locales : c'étaient là des questions qui intéressaient essentiellement les marchands d'outre-mer. Quant aux précisions sur la société et la culture de ces pays, elles se limitent le plus souvent aux Arabes et aux Musulmans, car, bien entendu, aux yeux des Musulmans, les non-musulmans n'étaient pas dignes du moindre intérêt. Les Portugais, quant à eux, décrivent la civilisation côtière comme étant incontestablement « Maure » – comme celle de la péninsule ibérique ou du Maghreb – mais ces Portugais-là considéraient leur implantation dans la partie occidentale de l'Océan Indien comme l'extension de la « Reconquête ».



* W.H. Schoff, *The Periplus of the Erythraean Sea*, New York, 1912.

** Plusieurs extraits de cet essai sont fondés sur les nouvelles données présentées dans L. Pouwels, *Horn and Crescent : Cultural Change and Traditional Islam on the East African Coast, 800 – 1900 A.D.* Le lecteur intéressé est invité à s'y référer pour de plus amples détails.

(1) G.S.P. Freeman-Grenville, *The East African Coast, Select Documents*, (Oxford, 1962), *passim*.

(2) Les travaux d'Allen se situent à l'autre extrême, si l'on peut dire. Ses recherches visant à établir la part africaine dans la vie des Swahili ont parfois abouti à une interprétation qui manque tout autant d'équilibre. Dans ses analyses, il ne tient pas suffisamment compte des nuances subtiles apportées par les symboles et des prétentions des cultures locales ou de celles des immigrants, qui sont présents dans les institutions urbaines de la côte. Cf. J. de V. Allen « Swahili Culture and the Nature of East Coast Settlement », *International Journal of African Historical Studies*, 14 (1981), 306-335.

De la même manière, les historiens et les spécialistes en anthropologie culturelle qui exerçaient en Europe au siècle dernier, estimaient généralement que la société côtière, si tant est que l'on puisse se permettre de la désigner ainsi, était une civilisation composée d'expatriés. **

Spécificités de la société côtière.

Les spécialistes ont pris bonne note des caractéristiques « arabes » de la culture locale, du fait que l'histoire de la région avait des fondements « arabes », et de la « supériorité » des Arabes de la côte sur les Africains, et naturellement, tout cela a été traduit en une relation de maître à esclave entre les membres des deux cultures. La contribution apportée par les Africains à la religion et à la culture swahili a toujours été ignorée (2). Bien des raisons président à cela, dont la première a été le caractère raciste et prolix des tendances intellectuelles européennes. Aujourd'hui encore, le mode de pensée de certains chercheurs, au demeurant fort honorables, porte les traces du vieux mythe chamitique et de pseudo-sciences telles que la phrénologie. Les traditions des régions côtières n'ont fait que compliquer les choses en voulant absolument attribuer à maintes villes et familles des origines moyen-orientales. Les méprises des uns et des autres tant sur la nature des traditions orales que

sur la valeur qu'elles présentent pour reconstituer l'histoire à partir des traditions ont amené les passionnés de la culture côtière et les historiens amateurs à prendre ce genre de déclarations pour argent comptant.

A quoi pouvons-nous donc attribuer le fait que les historiens indigènes ont eux-mêmes formulé ce genre d'assertions ? L'explication la plus évidente est que la côte de l'Afrique orientale a été pendant des millénaires en contact permanent avec les pays de l'Océan Indien occidental et qu'elle a été le théâtre, durant toute cette période, d'une immigration intensive. La relative proximité de l'Afrique orientale et de l'Arabie méridionale, aussi bien que leur complémentarité économique le prouvent. Le rythme annuel du déplacement des moussons dans le sens nord-est et sud-est ont encore raccourci ces distances, ce qui laisse à penser que les relations commerciales régulières étaient sans doute un trait marquant de la vie des pays de l'Océan Indien, au moins depuis une époque reculée.

Naturellement, cela a dû laisser des traces dans le caractère de l'histoire et de la culture de la côte. Ainsi, aussi loin que remontent les allusions faites à l'Afrique de l'Est, elles indiquent clairement que certains centres côtiers ont tiré d'énormes bénéfices matériels de l'avantageuse position qu'ils occupaient en tant que comptoirs, fort utiles dans les rapports marchands entre les pays de l'Océan Indien. Ce sont ces importants foyers de tractations commerciales – des villes comme Mogadishu, Kilwa Kisiwani, Kilwa Kivinje, Mombasa, Malindi et Pate – qui ont ressenti le plus intensément l'impact du contact inter-culturel et de l'immigration sur les Africains de la côte. A chacun de ces épi-centres étaient associées d'autres communautés dont le principal rôle économique était de fournir les denrées exportables demandées dans les comptoirs (céréales, bois, fer, or, ivoire, cauris), et de servir de marchés pour la vente des produits importés en échange (3). Enfin, des liens tertiaires d'une importance cruciale se nouaient entre ces commu-

nautés satellites où se mélangaient diverses cultures, et les peuples de l'arrière pays voisin. On peut dire qu'un continuum ville-campagne s'est fait jour progressivement entre les principales villes afro-arabes des îles et du littoral côtier et les peuples africains alentour (par exemple les Somalis, les Orma, les Pokomo, les Mijikenda, etc.). Au cours de l'histoire, l'impact des contacts culturels d'outremer s'est exercé de façon inégale le long de la côte de l'Afrique orientale. Les sociétés stratifiées, lettrées, hautement urbanisées du XIX^e siècle, telles que Zanzibar et Lamu, dotées de mécanismes institutionnels complexes qui leur permettaient d'assimiler les changements culturels, aussi rapides et intenses fussent-ils, se reflétaient bien peu dans les nombreuses communautés du littoral et des terres avoisinantes qui étaient nettement plus petites et moins animées. (4).

Environnement et culture.

La part des moussons dans la formation de la culture de la côte réside en premier lieu dans la contribution qu'elles ont apporté à l'ensemble de son environnement physique. Certes, ce n'est pas l'environnement qui détermine la culture. Cependant, selon le degré de développement technologique d'un peuple, il impose des limites ou offre au contraire des possibilités. L'évolution d'une culture résulte en partie du rapport qui s'instaure entre les changements technologiques et le milieu dans lequel ils s'opèrent (5). Au fil des millénaires, de nombreux peuples parlant différentes langues et vivant selon divers modes de production ont occupé la zone côtière, et ont « exploité » les possibilités et les limites que cette « niche » leur présentait à maints égards. C'est pourquoi, dans une large mesure, « l'histoire » de la côte s'est réduite à l'histoire de l'exploitation toujours plus complexe et plus efficace de cet espace.

Les récentes découvertes archéologiques et ethnohistoriques les plus dignes de foi viennent étayer cette thèse. La survie de certaines influences de la langue khoisan et l'abondance d'informations provenant de diverses cultures lithiques indiquent que la chasse et la cueillette étaient jadis les modes de production prédominants dans toute l'Afrique de l'Est. A une certaine époque, vers le troisième millénaire avant J.C., des méthodes de culture vivrière assez limitées furent apportées des hauts plateaux éthiopiens. Ehret (6) a fait œuvre de pionnier en matière de recherches linguistiques – aujourd'hui étayées par un nombre croissant de découvertes archéologiques – prouvant que l'élevage en troupeaux et la production céréalière ont été introduits tout d'abord au Kenya et en Tanzanie du Nord par des peuples parlant des langues nilotiques du Sud. En raison de la dessiccation des terres de l'intérieur, les peuples parlant le khoisan, le nilotique du Sud et le couchitique furent amenés à se déplacer, pour survivre, vers des régions mieux irriguées. Là, il est probable que les tribus néolithiques parlant le khoisan complétèrent leur alimentation à base de plantes sauvages et de gibier avec du poisson pêché dans les rivières, dans les lacs et sur les

(3) Bashir A. Datto, *Port Development in East Africa*, (Nairobi, 1975), 3-5.

(4) Une nouvelle description de la vie culturelle a été faite par l'informateur de Carl Velten, Mtoro wa Mbayayi; q.v. J.W.T. Allen, ed., *The Customs of the Swahili People*, (Berkeley & Los Angeles, 1981).

(5) Marshall D. Sahlins, « Culture and Environment: The Study of Cultural Ecology », in Sol Tax, ed., *Horizons in Anthropology*, (London, 1965), 215-230.

(6) Christopher Ehret, *Southern Nilotic History*, (Evanston, 1971); and, idem, *East Africa and Ethiopians*, (Nairobi, 1974).

(7) Cf. Thomas Hinnebusch, « The Shungwaya Hypothesis: A Linguistic Reappraisal », in J.J. Gallagher, ed., *East African Cultural History*, (Syracuse, 1976); Stanley H. Ambrose, « Archeology and Linguistic Reconstructions of History in East Africa », in C. Ehret & M. Posnansky, eds., *The Archeological and Linguistic Reconstruction of African History*, (Berkeley and Los Angeles, 1982), 104-157; Derek Nurse, « Bantu Expansion into East Africa: Linguistic Evidence », in *ibid.*, 199-222.

rives de l'océan, tandis que ceux qui faisaient de l'élevage de troupeaux ou pratiquaient jadis la culture, durent raffiner et intensifier leurs capacités de production vivrière.

Pendant ce temps, d'autres technologies et d'importantes méthodes de culture vivrière se développaient ailleurs, qui pénétrèrent plus tard en Afrique orientale. La culture des rhizomes apparut initialement en Afrique de l'Ouest et fut transmise aux régions des lacs de l'Afrique orientale par les Bantou vers 400 avant J.C. ; par on ne sait quel cheminement mystérieux, les noix de coco, les bananes et les ignames parvinrent en Afrique de l'Est par l'Asie du Sud-Est. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les langues bantou orientales avaient déjà pénétré sur la côte Est africaine. Il semble que certains des premiers Bantou implantés sur la côte – peut-être les ancêtres des groupes qui parlent aujourd'hui les langues bantou du Haut Plateau central (par exemple les Kamba et les Kikuyu). – aient fabriqué des ustensiles en poterie de l'âge de fer, appelés Kwale, que l'on trouve couramment dans une zone triangulaire déterminée par le Sud-est du Kenya, les plateaux centraux du Kenya, et Mogadishu. Une autre branche de Bantou orientaux est apparue sous la forme d'un groupe linguistique et d'un peuple à part entière, juste au sud de la région occupée par les fabricants de Kwale, c'est à dire au nord-est de la Tanzanie. Ce groupe, appelé les Bantou Sabaki, s'est disséminé vers le Nord, le long de la côte, et sur les îles situées au large, entre 400 et 800 après J.C. Les Bantou Sabaki vivaient dans des villages très denses, cultivant les céréales, les haricots, les courges et les bananes qui constituaient leur production et leur alimentation de base ; l'élevage de bovins et de chèvres, la pêche et (peut-être) la chasse n'étaient que des moyens secondaires de subsistance.

A l'issue du premier millénaire de l'ère chrétienne, la côte nord et son arrière pays incluaient un large éventail de peuples et de modes de subsistance différents. Cette situation complexe résultait des

vagues d'immigration qui s'étaient succédé dans la région et de la diversité géographique de celle-ci. Les régions basses de l'immédiat intérieur, nyika, au climat sec, ne pouvaient être habitées que par les peuples éleveurs de troupeaux et chasseurs. Les peuples bantou, ainsi que quelques groupes nilotiques méridionaux et kouchitiques orientaux (i.e. descendant des Awwera et des Tunni), s'installèrent dans les zones proches des rivières et sur les plateaux plus humides qui séparent la côte de son arrière pays. Là, ils menèrent une vie plus renfermée et plus sédentaire, car les inondations et les pluies de moussons qui revenaient chaque année à un rythme assez régulier leur permettaient de pratiquer la culture. (7)

Cependant, les zones les plus influencées par les moussons étaient le littoral et les îles égrenées le long de la côte. La civilisation côtière qui commença à revêtir sa forme « définitive » entre 800 et 1200, n'avait pas accès aux modes de culture pratiqués dans les régions voisines, en raison des conditions climatiques imposées par les vents dominants et la présence de l'océan. Lorsque les Bantou Sabaki pénétrèrent dans cette région, leurs traditions déjà bien assises qui reposaient sur la culture, le travail du fer et des habitudes villageoises, s'enrichirent au contact de la sagesse et de l'expérience accumulées par les peuplades nilotiques méridionales et kouchitiques orientales qui cultivaient à la fois les zones côtières et les zones proches des rivières depuis plusieurs siècles (8). Au Nord de la rivière Tana, en particulier, les Bantou Sabaki formèrent des villages au milieu de peuples qui vivaient auparavant d'élevage et de culture. Ces derniers leur apprirent quelles étaient les espèces de céréales, de riz, de fruits et de légumes qui poussaient le mieux en milieu côtier. Sur la côte proprement dite, les citrons, les mangues et les noix de coco se

récoltaient en abondance. Une fois les Bantou Sabaki installés en différents points, les dialectes évoluèrent et, vers 1 000 après J.C., ils devinrent des langues bien distinctes. Ainsi, les peuples qui habitaient la région du nyika et de la rivière Jubba devinrent les Mijikenda, ceux de la rivière Tana, les Pokomo et les Malankote, et les peuples de langue sabaki, les Swahili.

Au fur et à mesure de leur évolution, les premiers Swahili, adaptèrent leurs connaissances techniques et leur langue, de façon à comprendre et à utiliser le mieux possible le milieu physique de la bande côtière de l'Afrique orientale et des îles. C'est ainsi que, pendant la saison **Kusi**, liée à la mousson du Sud-Est, il fallait avant tout se consacrer à l'agriculture, notamment aux cultures vivrières, venant bien en sol sec, en raison des abondantes précipitations apportées par les vents océaniques. Ceux-ci, qui soufflent dans le sens sud-est, caractérisent la saison des plantations sur la côte. Ce qui les distinguait particulièrement de leurs voisins était, semble-t-il, le fait que la culture constituait leur mode de production **primaire**, c'était leur tendance à former des villages fixes et à forte densité, et enfin leur remarquable habileté dans le travail du fer, l'art de la poterie et de la vannerie.

Navigation et pêche.

L'autre élément majeur propre à l'environnement physique de ces premiers Swahili qui leur conférait une situation particulière était la mousson nord-est (kaskazi). Pendant quelques mois, l'océan devenait plus calme, ce qui permettait de reprendre la navigation et la pêche, et les journées que la saison voulait sèches et ensoleillées épuisaient les réserves d'eau et desséchaient la surface du sol, de sorte qu'il n'était plus possible de cultiver la terre. En fin de compte, c'est ce deuxième facteur qui a le plus contribué à faire de la civilisation swahili un pastiche du

(8) Ehret prétend qu'un grand nombre d'emprunts du nilotique méridional ayant trait à la culture des céréales existent encore dans les langues Sabaki. C. Ehret, *communications personnelles*.

monde arabe. Les premiers Bantou venus s'implanter sur la côte est africaine possédaient certaines connaissances en matière de construction de pirogues et ils avaient quelque idée de la manière dont on pêchait à la ligne, ou avec des filets et des hameçons (9).

Les découvertes archéologiques permettent elles aussi de supposer que les coquillages et les mollusques constituaient une part importante de la nourriture des populations côtières antérieures au X^e siècle. (10)

Comme ils l'avaient fait pour leurs techniques de culture, les premiers Swahili surent modeler ces talents héréditaires de façon à tirer le meilleur parti possible de l'univers de vents et d'eau qui était le leur. Vers le XI^e siècle, ils étaient ainsi parvenus à développer une technologie maritime très évoluée qui leur permettait de pratiquer la pêche et la navigation hauturière* et d'exploiter les récifs de coraux au large de la côte. Parallèlement à cela se développa un style architectural typique, qui se caractérisait par des alignements rectangulaires, et utilisait des matériaux dérivés des palmiers de la côte, de la mangrove et des coraux. Les rythmes, les opportunités et les limites imposés aux économies côtières par le milieu physique commençaient à se traduire par un élargissement de l'éventail des cultures.

Plus crucial, toutefois, est le fait que pendant l'époque médiévale comprise entre 900 et 1200, cette civilisation côtière en développement s'intégra de plus en plus intimement au monde de l'Océan Indien occidental par le truchement des moussons. Certes, c'était bien le commerce qui présidait à la plupart des contacts. Le fer et l'ivoire ont vraisemblablement été les premières marchandises produites et commercialisées sur la côte. Avant 1200, il n'existait que peu de comptoirs, mais les quantités de scories mises à jour par les fouilles à Shanga et Manda, ajoutées aux indications des Arabes et aux objets enduits à l'étain importés des pays musulmans et des contrées islamiques sassanides, attestent clairement que ces deux sites furent très tôt affectés à cette

fonction. Les richesses accumulées par les Africains de la côte, ainsi que les nouveaux contacts culturels qu'ils établirent, engendrèrent chez eux un goût pour les objets de luxe et les idées venues de l'étranger, qui accéléra l'évolution de la civilisation côtière vers une singularité déjà bien marquée.

L'Islam et la côte de l'Afrique de l'Est.

D'autres preuves – ou l'absence de preuves – mises à découvert par les fouilles effectuées à ce jour dans la majeure partie des sites côtiers indiquent qu'il y avait très peu de Musulmans sur la côte avant le XII^e siècle. Même Manda, qui était pourtant très riche, n'a eu, semble-t-il, ni mosquée ni sépultures musulmanes avant cette époque (11). Une source du X^e siècle mentionne l'existence d'une communauté de Musulmans (Arabes ou Afro-arabes ?) à Qanbalu, mais jusqu'à présent, l'identité de ce site demeure inconnue.

Comme l'on pouvait s'y attendre, trois des premières mosquées (encore existantes) se trouvaient à Mogadishu. Il est significatif que cette ville ait été le premier comptoir côtier à jouir d'une réputation internationale, en vertu de sa piété et de son érudition dans le domaine des sciences islamiques, mais aussi à cause de son rôle de plaque tournante dans le commerce international, alors en plein essor, de l'or et de l'ivoire en provenance de la région de Zambazi-Shari, située à l'intérieur des terres. Sans aucun doute, ce sont d'une part l'extension vers le Sud du commerce déjà ancien, de l'or et de l'ivoire, d'autre part la « découverte » de la présence d'or sur la côte Sofala (Mozambique) et enfin, le développement de ce commerce à l'échelle internationale qui ont provoqué, dans les régions côtières, cette révolution des idées et ont conduit à leur islamisation.

La position commerciale toute particulière qu'occupait Mogadishu au XIII^e siècle, son islamisation, puis l'expansion vers le Sud du

commerce et de l'Islam constituaient la résultante de deux forces qui avaient présidé au développement historique de la côte tel qu'il s'était déroulé jusqu'alors. La première de ces forces avait été le remarquable génie avec lequel les Africains implantés sur la côte avaient su tirer parti des opportunités que leur offrait leur environnement. Le second facteur était ce mouvement continu qui avait entraîné l'Afrique orientale dans le monde marchand de l'Océan Indien occidental.

Cette participation accrue aux activités commerciales s'explique par divers facteurs. S'il est vrai que, selon toute apparence, les premiers échanges (et l'évolution des premiers Swahili) se sont faits dans la partie nord de la côte, il est probable que le commerce s'est développé vers le Sud parce que les marchands de la côte voulaient voyager plus loin dans cette direction. Cela coïnciderait, entre autres, avec les études ethnolinguistiques attestant l'origine septentrionale du swahili et son extension vers le Sud, et avec le récit traditionnel attribué à un historien portugais du XVI^e siècle, selon lequel un marin de Mogadishu aurait découvert « fortuitement » le Sofala (12). Bien entendu, on ne saurait nier le rôle qu'ont joué dans ce processus les navigateurs « arabes », en particulier ceux du Golfe Persique. Mais, encore une fois, il est primordial que nous admettions la vraisemblance de la thèse selon laquelle les Africains

* Navigation hauturière : en haute mer.

(9) Cf. la liste de termes lexicologiques du Bantou primitif en Malcolm Guthrie, *Comparative Bantu*, II, (Farnborough, 1967), Tableau II.

(10) On a retrouvé des traces de cette nourriture dans des couches archéologiques de la période la (env. IX^e-X^e siècles) à Kilwa et à Shanga. Cf. H. Neville Chittick, *Kilwa, An Islamic Trading City of the East African Coast*, I, (Nairobi, 1974), 235-237 ; Mark Horton, *Shanga, 1980*, (Cambridge, 1980), et communication personnelle.

(11) H.N. Chittick, communication personnelle.

(12) Derek Nurse, « A Hypothesis Concerning the Origin of Swahili », comptes rendus du Colloque sur la Langue et la Culture swahili, S.O.A.S., 1982. On trouvera la note de Barro dans Freeman-Grenville, *Select Documents*, 82.

ont largement contribué à cette initiative.

Pourquoi ? Parce que les événements historiques apportent foi à cette thèse. Nous avons déjà mentionné le premier de ces faits : les fouilles archéologiques prouvent que les techniques de la navigation, dont les premières traces remontent au IX^e siècle, ont évolué selon un processus continu. Il est vraisemblable qu'à cette époque, les premiers Swahili maîtrisaient déjà mieux le côté maritime de leur environnement. Des techniques plus éprouvées, des bateaux plus perfectionnés, une meilleure connaissance des vents et des courants, autant de raisons qui les ont poussés à s'aventurer plus loin en mer pour pêcher, et à entreprendre de plus longs voyages le long de la côte pour faire du négoce. Autre fait important : les vents de mousson ne permettaient pas de communications directes entre les côtes des Indes et les littoraux arabes d'une part, et les ports de la côte Est africaine situés au sud de Zanzibar, d'autre part. Par conséquent, les contacts commerciaux avec Sofala se seraient faits par le biais d'un commerce « caboteur », caractéristique de la civilisation côtière de l'Afrique, en plein essor, plutôt que par les navires étrangers du type de ceux qui traversaient l'océan. Le rôle accru des Africains de la côte dans ces échanges internationaux aurait donc été tout simplement l'aboutissement normal de ce commerce du fer et de l'ivoire vieux de plusieurs siècles, puisque ces marins devenaient de plus en plus habiles à faire progresser leurs techniques et à tirer parti des opportunités qui leur étaient offertes.

Un certain nombre d'éléments stimulateurs ayant favorisé l'expansion du trafic sont venus du Moyen Orient et en premier lieu (du X^e au XII^e siècle) du Golfe Persique et des Indes. Ainsi, la plupart des céramiques d'importation découvertes à l'occasion des fouilles entreprises dans les couches profondes de certains sites de la côte proviennent d'Irak et d'Iran. Avant 1200, l'Inde était le principal acheteur étranger d'objets en fer d'Afrique orientale. Il semble que ces

initiatives précoces aient été le résultat de l'expansion de l'Islam qui s'est fait jour à l'époque des dernières dynasties abbassides et d'Il Khamid (du X^e au XIII^e siècle). L'un des événements les plus importants pour la civilisation islamique de l'Afrique orientale fut la liaison entre l'Océan Indien occidental et la Mer Rouge qui se produisit dans les derniers siècles du Moyen Âge (1200-1600). Ce sont les croisades et la demande croissante, de la part de l'Europe, d'épices et d'étoffes orientales qui ont suscité la découverte de cette nouvelle route maritime. Les Indes constituaient le principal pivot entre la Chine et l'Asie du Sud-Est d'une part, et l'Afrique et l'Arabie méridionale à l'autre extrémité. Bien évidemment, il n'était pas rare que les navires indiens « fissent escale » dans des ports de l'Afrique orientale, mais la plupart de leurs transactions commerciales avec l'Afrique et l'Égypte passaient par Aden et Shihr. Ces ports arabes et les navires marchands qui en partaient étaient au moins aussi importants pour les liaisons commerciales des comptoirs de la côte Est africaine tels que Kilwa, Mombasa et Mogadishu. Outre les céladons et les porcelaines de Chine, les articles les plus courants dans les comptoirs de la côte vers la fin du Moyen Âge étaient les céramiques noires et jaunes fabriquées au Yémen.

La présence de ces marchandises yéménites dans un si grand nombre de sites Est africains du XIV^e au XV^e siècles, et l'extraordinaire augmentation du nombre de musulmans sur la côte à cette époque, qui ne pouvait manquer de sauter aux yeux, sont sans doute les preuves les plus flagrantes de l'importance, ponctuelle et précise, du rôle que les Arabes du Sud et du Sud-est ont joué, à partir de cette époque, dans l'histoire des régions côtières. De la quantité de villes côtières qui datent de cette période ; de leur richesse matérielle manifeste ; des monuments funéraires restés en témoins ; du nombre de mosquées édifiées, agrandies et reconstruites, il ressort encore une fois clairement qu'il s'est produit au cours du XIII^e et du XIV^e siècle

quelque chose de capital pour la civilisation islamique swahili. Même si l'apparition du commerce, l'enrichissement, voire peut-être certaines conversions s'étaient déjà opérés auparavant, la période postérieure à 1200 a été le témoin du développement rapide d'une civilisation qui mérite d'être qualifiée comme l'une des plus grandes de l'Océan Indien. Mogadishu fut bientôt suivie par d'autres comptoirs florissants tels que les célèbres villes de Kilwa, Mombasa, Lamu et Malindi au cours des siècles suivants, avant que la cupidité et la ferveur religieuse des Portugais ne viennent précipiter leur chute. Plus significative encore était peut-être l'apparition d'un grand nombre de ports « alimentaires » dont chacun avait sa richesse propre et montrait les signes extérieurs d'un mode de vie « civilisé ». Dans chaque maison ou presque, on trouvait les produits d'importation tels que les épices, les cotons, les brocards, les soies, les porcelaines. Les édifices publics et privés étaient faits de blocs de coraux ou de calcaire corallien, alors qu'auparavant, les matériaux utilisés étaient la pierre de corail et le torchis. Désormais, on trouvait à côté des modestes habitations de plain-pied (**nyumba**), des maisons à plusieurs étages (**majumba**). La plupart des sépultures étaient musulmanes (tournées vers la Mecque), et l'architecture tombale extrêmement élaborée incluait souvent une sorte d'entablement ou de colonne ornementale (dont la signification demeure mystérieuse) devant lequel on déposait – par ironie – des offrandes. Chaque ville de la côte et bien des sites de l'arrière pays possédaient au moins une mosquée, même si aucune autre construction n'était faite de pierres de corail tandis que les plus grandes en avaient plusieurs. Les motifs de décoration (comme les anneaux et les chevrons), le mode d'exécution, les techniques et les matériaux (spécialement le corail poreux) utilisés étaient d'origine locale. Les éléments les plus caractéristiques du style des mosquées de l'époque étaient les coraux sculptés, les voûtes et les coupoules. D'après les récits d'Ibn Battūta, les repas eux-mêmes étaient

constitués en grande partie de produits exportés et importés. La vie sur la côte, tout en conservant son caractère unique, était devenue plus structurée, plus opulente, mais aussi plus mobile et plus cosmopolite.

En plus de la prospérité, les sociétés côtières connurent, pendant cet « âge d'or » des XIV^e et XV^e siècles, de grandes vagues d'immigration et de transformations culturelles. L'or et l'ivoire, on s'en doute, attiraient des marchands de l'Arabie et des Indes méridionales, et certains d'entre eux venaient même s'installer. Le clan Mandhariyya, lié à l'éminente position commerciale de Mogadishu, et les Mahdali, autre dynastie régnante qui a présidé à l'enrichissement de Kilwa, sont parmi les exemples les plus frappants.

Mais l'histoire de la côte fait état de déplacements de populations beaucoup plus importants qui se sont produits périodiquement de l'Arabie du Sud vers l'Afrique orientale (ainsi que l'Asie du Sud et du Sud-est). Ces vagues d'immigration n'avaient qu'un rapport lointain avec le commerce. En effet, les sécheresses particulièrement éprouvantes et les menaces des Bédouins qui mettaient en danger les conditions minimales essentielles pour la survie des populations sédentaires et le développement du commerce dans les cités portuaires, poussaient des milliers d'individus de toutes classes sociales et de toutes professions, à entreprendre, au péril de leur vie, un long voyage à travers l'océan pour trouver refuge dans de lointaines villes côtières comme celles de la côte de l'Afrique orientale. Ces grands accès de « recolonisation » se sont produits à trois reprises, et il semble qu'ils aient coïncidé à chaque fois, avec d'importantes phases d'« arabisation » dans l'histoire culturelle des Swahili. Le premier a eu lieu au XIII^e siècle et a engendré plusieurs poussées de migration qui sont survenues au XVI^e et au XIX^e siècle. Entre ces grandes phases de colonisation, certains groupes d'Arabes tendaient à adopter la vie des indigènes : ils oubliaient leur langue ancestrale, l'arabe, s'unissaient par le mariage aux clans

swahili du lieu où ils se trouvaient et assimilaient maints aspects d'une civilisation qui, après tout, demeurait fermement implantée sur le continent africain. C'est ainsi que la culture côtière est devenue en quelque sorte un équilibre instable entre les caractéristiques culturelles africaines et d'autres du Moyen Orient. Aucune des deux ne l'emporta sur l'autre, mais si l'on considère le flux et le reflux des mouvements de populations de l'Arabie vers l'Afrique, – avec le recul que l'on a aujourd'hui, au XX^e siècle – l'histoire culturelle des civilisations swahili nous apparaît sous une forme épisodique. La phase « médiévale » tardive constitue l'un de ces épisodes.

Or, dans quelle mesure cet épisode a-t-il été crucial pour l'ensemble de l'histoire culturelle des Swahili ? La réponse à cette question est une énigme, car il faut avoir, avant toute chose, une notion bien définie de ce qu'est la culture « swahili ». Manifestement, les historiens ont présent à l'esprit un « tas de caractéristiques » découlant d'idées préconçues sur la nature de la culture swahili d'aujourd'hui (ce qui nous ramène au point de vue exprimé au début de cet essai), lorsqu'ils parlent de l'histoire de cette culture. Par conséquent, il n'y a rien de surprenant à ce que, dans notre analyse, nous replaçions cette histoire dans son contexte passé, tout en considérant qu'elle peut être définie essentiellement en fonction de l'époque et de la manière dont ces caractéristiques sont apparues. Alors, aussi loin que remonte la culture côtière « médiévale », les traits de caractère que nous associons souvent à la culture swahili actuelle, existaient-ils déjà à cette époque ?

En conclusion.

Tout au long de cet essai, nous nous sommes efforcés de montrer que bien des aspects de la vie traditionnelle des Swahili – l'agriculture, la navigation, son caractère essentiellement urbain, son style architectural, l'Islam, et le rôle qu'ont joué le commerce et les mouvements de migration dans la

formation de son caractère – avaient évolué grosso modo, entre 800 et 1500. Donc, dans une certaine mesure, nous avons déjà répondu à la question. Il n'en demeure pas moins que notre opinion est limitée par les sources dont nous disposons. Hormis les récits des trop rares témoins oculaires, les seules traces qui nous restent sont quelques données linguistiques assez minces et les vestiges matériels de cette grande civilisation. Mais il est bien des choses que ces témoignages ne peuvent nous dire. Par exemple, quel degré de similitude y a-t-il entre cette culture et cette langue et la culture et la langue swahili du XX^e siècle ? Si nous pouvions remonter le temps, disons, jusqu'au XV^e siècle, reconnaitrions-nous la civilisation côtière de cette époque ? Nous ne savons rien, il faut bien l'admettre, de leur littérature ; nous ignorons presque tout de leur culture politique et sociale ; et, bien que nous sachions qu'ils étaient agriculteurs, et marins, comme les Swahili de l'époque actuelle, nous connaissons très peu de choses sur la manière dont ils cultivaient la terre et construisaient leurs bateaux.

Donc, à certains égards – si l'on considère que les points sur lesquels nous n'avons pu répondre que partiellement nous laissent sur notre faim – cette brève promenade dans la civilisation swahili médiévale s'achève sur une note d'amertume. Cependant, nous ne devons pas seulement apporter une information au lecteur ; il importe que nous lui fassions aussi toucher du doigt les problèmes auxquels se heurte un historien chercheur lorsqu'il tente de reconstituer l'histoire d'une civilisation qui, aussi bien dans le temps que dans l'espace, est étrangère aux Occidentaux. Ce sont là des problèmes propres à exciter la curiosité de tout esprit désireux de comprendre. Si, en même temps que nous l'avons informé, nous avons éveillé l'intérêt du lecteur, il se peut que nous ayons finalement atteint notre but.

Randall L. Pouwels
La Trobe University
Australie